

VI

SERVICES ET TORTS DU LANGAGE A LA PENSÉE

MGR JUAN ZARAGÜETA

Le langage, instrument significatif de la pensée, lui est à la fois utile et pernicieux ou au moins dangereux. Je me propose dans cette communication de relever les principaux services que le langage rend à la pensée, ainsi que les torts qu'il lui fait.

I

Et d'abord, les services. Laissant du côté la question de savoir si l'on est capable de penser sans langage, on ne peut douter que le langage contribue puissamment au développement et à la fixation de notre pensée déjà dans la vie individuelle, et qu'il devient indispensable pour la transmettre socialement à ceux qui vivent ensemble à la même génération ou se succèdent au fil d'elles dans l'histoire.

Ce qui attire d'abord notre attention en une langue déterminée c'est son vocabulaire, à tel point qu'on juge par sa richesse du niveau culturel du peuple qui s'en sert. Il y a dans le vocabulaire un ensemble de mots constitué par les noms propres de lieu (toponomie) ou de personnes (anthroponomie) qui sont les moins significatifs de ce niveau culturel auquel nous faisons allusion tantôt. Il y a surtout un répertoire de noms communs, dont chacun est comme une vue photographique prise par l'esprit populaire — n'oublions pas que c'est le peuple qui a fait les langues et non les académies — dans les plus subtils coins et les hauteurs idéologiquement les plus élevées de la réalité et de la pensée qui la représente.

Or, le vocabulaire n'est pas, comme on est tenté de le supposer en parcourant un dictionnaire, une simple collection de noms. En les comparant entre eux, on remarque aisément — surtout dans les langues dites de flexion — des rapports de ressemblance qui dénoncent une filiation constitutive de familles de mots. Dans le dictionnaire gréco-latin de Bailly on réduit tout le vocabulaire à 319 familles de mots procédant de racines sanscrites. Les racines sont modifiées

dans leur sens primitif par un système de préfixes et de suffixes, aux significations multiples.

Mais les mots isolés ou en série ne constituent pas encore le langage. Ils sont des parties d'une construction orationnelle, qui se classifient en parties catégorématiques et syncatégorématiques: Celles-là constituées par les noms et les verbes et celles-ci par les prépositions et les conjonctions qui les mettent en relation. Les noms se divisent à leur tour en substantifs et adjectifs qui les modifient, et les verbes comportent des adverbes qui les déterminent. Les uns et les autres signifient de purs concepts ou idées plus ou moins abstraites des choses réelles dans leur être ou activité, ou même dans leur valeur.

Sous ce rapport, les verbes sont encore des noms quand on les considère à l'infinitif. Mais les verbes sont susceptibles de conjugaison, dans laquelle ils signifient, non plus des concepts mais des jugements affirmatifs ou négatifs sur des faits présents, passés ou futurs, ou même supérieurs aux vicissitudes du temps, et aussi avec des modalités cognitives (croire ou non croire) ou volitives (vouloir ou non vouloir), absolues ou conditionnelles, catégoriques ou hypothétiques.

Les noms et les verbes en conjugaison avec les particules complémentaires, se lient entre eux dans une oraison constituée par un seul verbe — c'est-à-dire impersonnelle — ou par un sujet et un verbe neutre ou intransitif, ou un sujet, verbe transitif et un prédicat qui se rapporte à un sujet sous forme active ou passive, avec des compléments possibles. Les sujets ou prédicats en question peuvent être des personnes ou des choses, et les personnes se signalent comme la personne propre du moi, et celles étrangères ou d'autrui (toi ou lui) en singulier ou en pluriel collectif (nous, vous, eux).

Les oraisons à leur tour se lient entre elles par des conjonctions copulatives ou disjonctives, le pronom relatif *qui* et les corrélations conditionnelles et comparatives. Tout cela donne au langage une merveilleuse plasticité pour la signification de la pensée dans ses aspects si variés. Tel est le bilan de ses services.

II

Mais à côté des services, il y a les torts.

Tout d'abord, il y a le manque de précision dans le sens des mots. Cela se remarque déjà dans les noms propres, comme ceux qui signifient des territoires nationaux, dont les frontières sont bien souvent discutables. Mais ce sont surtout les noms communs, dont le sens manque de précision et devient vague. Il ne faut pas confondre l'im-

précision avec l'abstraction. Un concept et son nom peuvent être très abstraits et très précis à la fois, ainsi qu'il arrive avec les concepts et les formules mathématiques. Mais si l'on définit la justice «la vertu de donner à chacun ce qui est à lui», il reste à définir «ce qui est à lui» et les hommes ne sont pas arrivés à s'entendre là-dessus.

A côté de ces imperfections dans la signification des mots, il y a les équivoques qui viennent de deux sources: de la synonymie et de la polysémie. La synonymie ou singularité de sens pour des mots différents, et la polycémie ou pluralité de sens pour un même mot. En faveur de l'identification présumée du langage et de la pensée, l'esprit est porté à croire à une pluralité de sens dans le premier cas et une singularité dans le second. La polysémie verbale se donne libre cours dans le langage dit *figuré*, dans lequel avec un seul mot on désigne des concepts distincts mais affines ou analogues entre eux. d'une analogie basée dans la contiguité pour la ressemblance, dans le même ordre de réalités — matérielles et mentales — ou entres elles. Ainsi le mot «racine», primitivement appliqué à un végétal, en est venu à signifier des choses si différentes mais à la fois apparentées à son premier sens, comme la racine d'une dent, la racine carrée ou cubique d'un nombre, la racine de tous les maux, les doctrines et les partis radicaux dans n'importe quel ordre de choses. Tout en étant intéressante, cette façon de parler est symbolique dans le domaine poétique et même intellectuel; il n'y a pas à douter qu'il se prête dans celui-ci à toute sorte de sophismes, donnant comme vrai dans un ordre de choses en faveur d'une simple métaphore, ce qui ne l'est que dans un ordre bien différent. Une bonne partie des antagonismes et des aberrations de la pensée, surtout en matière philosophique, n'a d'autre origine que cet abus du langage métaphorique. D'autres fois, par contre, les écoles philosophiques affectent entre elles une opposition irréductible, alors qu'elles ne se séparent que par le symbolisme imaginaire latent sous toute expression métaphorique.

Il est à signaler une modalité spéciale de cette confusion de sens par ignorance de la distinction peu remarquée jadis et aujourd'hui si importante entre les concepts cognitifs des réalités et estimatifs de leur valeur, les uns et les autres désignés souvent par les mêmes mots: ainsi le mot «accident» signifie une pure réalité quand je dis «qu'il est accidentel pour l'homme d'être debout ou assis», et une valeur quand je lui donne le sens de peu d'importance ou d'événement désagréable, par exemple quand je dis de quelqu'un «qu'il a eu un accident». Il y a lieu aussi de distinguer entre la valeur proprement dite et le fait d'une évaluation signifiée par le même mot, comme si j'emploie les mots «censure» dans le sens d'être un homme

«censurable et d'être un livre soumis à la censure. Le mot «devoir» peut signifier une simple nécessité mathématique ou physique ou une obligation morale, et le mot «pouvoir» une simple possibilité ou une liberté morale.

Dans les jugements signifiés par le verbe en conjugaison la distinction est de rigueur entre un sens logique de simple affirmation ou négation et le sens psychologique d'assentiment ou de dissentiment. Ainsi si j'énonce le jugement «il y a des habitants dans la planète Mars», cela peut s'entendre dans le sens d'une simple hypothèse ou d'une croyance à sa vérité. Dans l'histoire évangélique, on enregistre la réclamation à Pilate des Juifs scandalisés de l'inscription qu'il avait mis sur la croix de Jésus-Christ: «Jésus de Nazareth Roi des Juifs». «Ne dites pas, lui reprochaient-ils, qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il se dit le roi des Juifs»: la formule était en effet équivoque. En général, tous les verbes signifiant l'être ou le faire, peuvent être détournés — et de fait ils le sont par les idéalistes — de leur sens primitif objectivant à celui subjectivant du paraître: «cela m'apparaît ou me paraît, et même cela me paraît être tel». La différence entre l'être ou le paraître constitue la clef de voûte de la critique philosophique.

Quand on passe du jugement ayant un verbe impersonnel à celui qui s'obtient par la mise en rapport d'un sujet avec un prédicat, l'équivoque possible a donné lieu à la célèbre distinction kantienne des jugements analytiques et synthétiques signifiés par une même formule verbale. Dans les jugements analytiques, le prédicat fait partie du sujet, et le jugement se réduit à l'en dégager ou expliciter, comme quand je dis «tous les corps sont étendus». Mais dans les jugements synthétiques, par contre, le prédicat ajoute au sujet une note pas comprise dans sa définition, comme si je dis «tous les corps sont pesants». Il en est de même des adjectifs: il y en a qui sont purement explicatifs du substantif — ainsi la «nuit obscure» — et d'autres amplificatifs de son sens: «la nuit froide».

L'affirmation et la négation donnent lieu à l'opposition de propositions, où il faut distinguer celle de simple contradiction et celle de contrariété, qui se différencient par l'antéposition ou postposition de la négation au verbe. Ainsi si je dis, «je ne crois pas à la pénicilline», cela peut signifier que j'en doute ou que je la crois inefficace: mais quand je dis «je crois que la pénicilline n'est pas efficace», le doute est exclus. La condition affirmative et négative d'une proposition dépend aussi du sens des termes sujet et prédicat, qui peuvent être affirmatifs sous une forme négative et vice-versa. Ainsi le mot «immortel» est négatif quant à sa forme mais bien positif quant à son

contenu; par contre le mot «jeûner» est négatif quant à son contenu et positif quant à sa forme: quand j'affirme «avoir déjeuné», j'affirme que j'ai cessé de jeûner, c'est-à-dire avoir mangé. Les termes conceptuels de la proposition non seulement se prêtent à l'équivoque de par leur compréhension mais aussi de par leur extension signifiée par les particules tous, quelqu'un, aucun: la particule «quelqu'un peut signifier un membre ou plus parmi la totalité, ou bien tout seul: il y a quelques malades à l'hôpital ou bien dans cette ville».

Finalement, les oraisons composées donnent aussi lieu à des équivoques dans le double sens d'une affirmation réellement composée et à l'apparence simple — ainsi quand je dis en forme de participe d'un soldat fatigué (c'est-à-dire qu'il l'était) qu'il mérite d'être soigné — ou bien d'une oraison en apparence composée et en réalité simple: ainsi dans l'oraison subordonnée à une principale par le pronom relatif *qui*: «Celui qui aime Dieu accomplit ses commandements»; par contre, les oraisons coordonnées impliquent des affirmations différentes, quoique parfois dépendantes entre elles par une causalité exprimée moyennant une préposition: «On lui infligea une punition car il la méritait». Les conjonctions aussi se prêtent à l'équivoque: on distingue bien les copulatives et les disjonctives, mais la copulation peut être distributive (Jean et Pierre ont subi un examen), collective (Jean et Pierre ont poussé la barque) ou réciproque (Jean et Pierre se tutoient).

Tout cet ensemble d'équivoques montre que la première précaution à adopter dans la critique de la pensée propre ou d'autrui et de celle du langage, jusqu'à élucider le sens authentique parfois identique sous différentes expressions linguistiques (tel est le cas des synonymies) ou différent sous la même expression (tel est le cas de la polysémie). L'accord entre les hommes dépend en grande partie de cette précaution. Inutile d'ajouter que c'est surtout dans le domaine philosophique avec ses discussions innombrables que cette précaution s'impose.

DISCUSSION

Prof. VAN MELSEN

The questions which came to my mind after reading the careful analysis which Mgr Zaragüeta gives of the «services et torts du langage à la pensée» are not so much questions about what has been said in the paper as well about what has *not* been said. Since these

questions have, however, an immediate bearing upon the subject-matter of the paper, I will try to formulate them.

First question. If Zaragüeta speaks about the double rôle language plays with respect to thought, what language does he have in mind? I do not mean, of course, which of the natural languages, Spanish, English, Chinese, etc. Not being a linguist I will take for granted that what he has said applies more or less to all natural languages. The question is, however, Whether his analysis applies to language as language. Or to put it in another way: Is there escape from the basic imperfections of natural language, must we accept the characteristics of language as a kind of natural phenomenon, or can we do something about it? The point is not whether we are able to cultivate natural language for different purposes. In this sense any natural language is a product of a cultural development. The point is whether we can cultivate language to such an extent that we change the characteristics Zaragüeta has pointed out. The question has, of course, philosophical implications, but is also highly practical. Would it perhaps be possible to construct a type of language that avoids the essential imperfections of natural language? To a certain extent science and mathematics have already created languages which are much more exact than natural language. Would it be possible to create such exact languages for other realms of thought too, even for philosophy? Without limiting, of course, the scope of problems that come up for discussion within those realms.

I do not contend that the simple fact that natural science has created an artificial language, that avoids much of vagueness of natural language, proves the possibility of an exact philosophical language. It could be that the particular character of natural science has something to do with the possibility of creating an exact language. I will not elaborate this point (I have made some remarks about it in my paper on «Scientific Knowledge» at our «Entretiens d'Oberhofen»), but I think that it is an important one for the philosophy of language.

To sum up the first question: Does Zaragüeta think that his analysis applies to natural languages only or to language as such?

Second question. In the second part of his paper Zaragüeta mentions the lack of precision of words. He gives some examples such as «territories» and «justice». These examples, however, did not convince me that language should be held responsible for the imprecision and vagueness consulted with these words. In order to illustrate my point, let me first consider an example of a physical term. Within physics the term «energy» has a clearcut meaning which in the

course of history has been developed together with other terms such as «force» and «work» out of the vague notions connected with the use of muscular force. The fact that in modern physics the term «energy» has a well-defined meaning does not imply, however, that there can be no dispute about the exact amount of energy involved in a certain physical or chemical process. It may be concluded, therefore, that exact physical language does not exclude factual imprecisions with respect to concrete applications of well-defined terms. The reason is clear. Language as such is not to blame, but the simple fact that in applying physical terms, certain experiments have to be performed which by their very nature lack precision.

As far as I can see, the example of territory that Zaragüeta uses does not essentially differ from that of energy. If there can be dispute about the exact boundaries of a certain territory, then the reason is not that we do not exactly know what territory means, the reason is to be found elsewhere, namely in the lack of concrete historical or geographical knowledge, in the imprecision of landmarks, maps, etc.

In the case of the example of justice, also given by Zaragüeta, the situation is different in so far as justice is an analogous concept. Yet, even with respect to this example I doubt whether the imprecision of language is the main cause of the difficulties concerning the application of the concept and the word «justice». I fully agree with what has been said by Zaragüeta: «Mais si l'on définit la justice «la vertu de donner à chacun ce qui est à lui», il reste à définir «ce qui est à lui» et les hommes ne sont pas arrivés à s'entendre là-dessus». I do not deny, of course, that the problem involved has a linguistic aspect, but I question whether this is the main aspect. Is not one of the reasons that we do not know what «ce qui est à lui» exactly means, that there has been a historical development of this idea, a development that is still going on? Modern science and technology have opened up possibilities of a new standard of living which have made obsolete what former generations have thought about the exact meaning of justice or, to take a more concrete example, the correct meaning of «Just wages». I do not contend that the historical development has made obsolete the very idea of justice or has changed its meaning to such extent that we ought to speak of an entirely new meaning. I would rather say that the original meaning of «Justice» is such that it allows for development. Consequently, I would like to stress — and this brings me to my last point — that the vagueness of the meaning of «justice» has its great advantages. This vagueness reflects a dynamic aspect of our thinking and of our activity based

upon our thinking. The fact we have a rather vague notion of justice makes it possible to use this notion in very different circumstances. Different circumstances which we are confronted with and different circumstances which we create ourselves as organizers of our own human world.

My final question can, therefore, be formulated as follows: Is it correct to discuss the vagueness of words under the heading only of the disadvantages of language? Could this vagueness not be considered also as one of the great advantages of natural languages? In order to avoid any misunderstanding, let me add that the intention of my last question is, of course, not to say anything against exact language. We have to be as precise as possible. In all realms, where we can develop a highly formalized language, we should do so. Even in mathematics, however, there exists a certain tension between mathematical intuition and the possibilities of mathematical language. To a certain extent it may even be said that if all our language would be formalized and exact it would petrify our thought.

It would be interesting to continue this line of thought and to examine more closely the relationship of formalized and natural language. It would lead us to highly interesting philosophical problems such as the question in what way our natural language with its advantage and disadvantages reflects our «condition humaine». I am aware, however, that the discussion of these problems would go far beyond the limits which Zaragüeta has wisely put on his paper. So I will not press the point.

Prof. Augusto GUZZO

J'ai admiré le style classique de la revue que Monseigneur Zaragüeta a faite des services et des torts du langage envers la pensée, et je crois que si l'on se met au point de vue du langage déjà fait, on arrive aux mêmes ou presque aux mêmes conclusions, mais je voudrais lui demander s'il peut admettre qu'on se mette à un autre point de vue.

Je veux concentrer mon attention sur l'homme et sur son acte, ou plutôt sur son activité de former sa pensée et après de la formuler et de la dire.

Avant tout, certes il m'arrive de penser, sans le vouloir, telle ou telle pensée; mais je disais hier à mon ami Calogero que je peux ne pas accepter de penser cette pensée qu'il m'est arrivé de penser sans le vouloir; je peux la refuser, je peux la rejeter derrière la tête, com-

me disait Pascal; je peux ou la corriger et l'améliorer, ou la substituer avec d'autres pensées que j'évoque, en quelque sorte, du profond de mon être et que je cultive en me donnant le courage et la ténacité de les creuser pour en mettre au clair tout le contenu.

Mais de ces pensées que j'adopte pour miennes, je choisis seule une partie, et quelquefois une petite partie, pour la déterminer jusqu'au bout, la formuler, l'éclaircir à moi-même. Quelquefois il y a de l'insincérité quand on se refuse l'aller au fond de certaines de ses pensées, parce qu'on n'a pas le courage de les regarder en face et de les avouer; mais parfois on se refuse de déterminer quelques-unes de ses pensées afin de ne pas se donner à elles. Si un homme est timide, il doit rejeter bien loin l'idée même de la timidité, il doit évoquer l'idée de la fermeté, il doit s'éduquer à réaliser en soi-même cette fermeté qu'il *veut* penser et avoir toujours devant les yeux de son esprit.

De ce qu'on *veut* penser, on choisit ce qu'on veut en *dire* et la manière dans laquelle on décide de le dire. Personne ne dit tout ce qu'il pense. Le professeur Perelman a beaucoup insisté sur l'argumentation topique (ou dialectique), qui n'est pas démonstration scientifique. On peut élargir cette étude en se référant à l'histoire de l'art oratoire et à l'histoire de l'art politique. Un orateur puise dans sa propre pensée ce qu'il *veut* dire, et la tournure qu'il *veut* donner à ce qu'il dit. Un politicien n'est pas digne de ce nom s'il ne sait pas taire ce qu'à un certain moment il doit taire, sous peine de courir au désastre. Encore doit-il deviner quelle est la manière la plus habile de présenter ses discours afin qu'ils soient persuasifs.

Cette plasticité que la pensée donne à sa propre expression verbale lorsqu'elle choisit *ce* qu'elle veut en dire et la *manière* particulière de le dire, fait que je me demande si c'est le langage qui rend des services à la pensée, ou la pensée qui se rend des services elle-même lorsqu'elle se forge et parfois s'invente l'expression verbale la plus adéquate à ses intentions et au mouvement que, pour cause, elle imprime volontairement à sa pensée.

Quant aux torts du langage aux égards de la pensée, encore je me demande si c'est le langage qui trahit la pensée ou la pensée qui ne sait pas faire l'effort de s'éclaircir en se déterminant avec toute l'énergie et tout l'art qui sont requis pour que l'on dise nettement ce que l'on pense, avec cette heureuse franchise qui est de la bonne foi avant d'être de la justesse d'esprit.

Nous avons appris la grande leçon que nous a donnée la logique et la méthodologie des sciences: cette leçon de rigueur, de précision, de responsabilité intellectuelle, par laquelle nous nous sommes en-

gagés à fixer la signification des termes que nous allons employer, et à rester toujours fidèles à cette signification. Le sérieux de cet engagement a été un grand bienfait pour nous tous. La rigueur d'une pensée responsable forge la vigoureuse précision du langage qu'elle emploie.

Mais l'histoire des sciences n'est pas faite seulement de théories rigoureusement systématisées et, si possible, axiomatisées. Il y a encore les polémiques qui parfois ne sont pas de pures collections d'équivoques mentales et verbales. Et il y a surtout la *recherche* qui fait avancer les sciences bien au-delà des limites dans lesquelles les théories précédentes se sont fixées en des formules précises et quelquefois rigides.

Dans la recherche ouverte et libre il arrive qu'un chercheur trouve dans un concept — et donc dans un terme dont la signification a été rigoureusement fixée dans une théorie précédente — un sens que les théoriciens antérieurs n'avaient pas découvert dans ce qu'ils disaient; et surtout il arrive qu'un chercheur voie dans un concept, et dans le terme qui l'exprime, une possibilité de développements que les savants antérieurs n'avaient pas vue, ou qu'ils avaient opiniâtrement exclue sans raisons véritablement sérieuses. Alors dans ces concepts et encore dans ces termes qui semblaient immuables, germent des possibilités nouvelles. Parfois cela ne se fait sans qu'à un certain moment un terme soit pris dans deux sens différents, par ceux qui défendent la théorie déjà fixée, et par ceux qui la poussent elle-même dans une direction nouvelle que les théoriciens précédents n'étaient pas disposés à admettre. Mais cette ambiguïté est passagère, elle aboutit à de nouvelles précisions; et elle a été bienfaisante là où elle s'est produite et a opéré la fermentation des pensées qui ont abouti à une vue scientifique nouvelle.

Il y a donc des cas où la différenciation des sens d'un terme n'est pas un tort, parce qu'elle ouvre la recherche et fait avancer la pensée.

Prof. HYPOLITE

Les langues artificielles constituées à l'aide d'une méta-langue, nous renvoient toutes au langage naturel (qui est lui-même sa méta-langue). Le passage de l'étude des langues artificielles (syntaxique et sémantique) à l'analyse du langage quotidien ressemble au passage effectué par Merleau-Ponty des sciences à la Phénoménologie de la Perception.

Prof. MERCIER

Mgr. Zaragüeta a parlé du langage tel qu'il est et non tel que l'on voudrait qu'il soit. C'est le type d'une activité expérimentale qui a été inaugurée par les linguistes tels que Bailly. C'est peut-être un tort des « analystes » du langage de croire qu'ils analysent, alors qu'ils construisent. Mais, l'activité artificielle — au bon sens du terme — de ces derniers n'est-elle pas inévitable parce que pour analyser un langage tel que le langage tel qu'on le trouve il faut un langage adapté à cette analyse ?

Mgr. ZARAGUETA

Réponse au Prof. Guzzo

Le professeur Guzzo se place au point de vue de la genèse du langage au sein même de la pensée, alors que le mien le considèrerait comme déjà fait. Je suis d'accord avec ce qu'il dit, et même j'ajouterais qu'il y a un langage intérieur, de chacun avec soi-même, qui nous accompagne partout, et un langage extérieur, que nous adoptons de temps en temps dans la vie sociale et qui ne reflète pas toute notre pensée, ni même celle qu'il reflète est toujours notre pensée. Il souffre donc de dissimulations et de simulations ou manque de sincérité.

Réponse au Prof. Van Melsen

M. Van Melsen remarque justement qu'il y a un langage naturel, que j'appellerai d'expression et qui est fait d'attitudes musculaires mimiques et pantomimiques, d'intonations de voix, et même de sécrétions comme celles qui nous font pleurer. Il signifie surtout des sentiments et laisse la place libre au langage proprement dit des mots significatifs des choses et des actes et sujets de la pensée, dont il a été question dans mon exposé. Le concept d'énergie est pris par la physique de l'activité musculaire et même mentale et appliqué au monde matériel dépourvu de son aspect subjectif. Le vague n'est pas pleinement désirable dans nos concepts et nos mots, et il doit être réduit pour leur perfection.

Réponse au Prof. Perelman

Je n'oppose pas le langage à la pensée, mais je tâche de les compléter mutuellement. Aristote dit avec raison que le degré de clarté

et de précision auquel il nous est donné d'arriver est toujours imparfait; mais il le sera de moins en moins si nous nous efforçons de l'améliorer, ce à quoi tend le bilan de ses défauts à côté de ses qualités que j'ai tâché de dresser.

Réponse au Prof. Hyppolite

Le premier langage est sans doute celui que M. Hyppolite appelle naturel et que j'appellerai populaire. C'est le peuple qui a fait les langues obéissant à une spontanéité naturelle suivie de l'adoption sociale de ses inventeurs. Les techniciens, grammairiens et philologues, hommes de science et philosophes, sont venus après pour en extraire des définitions et des règles, sanctionnées par les Académies. Mais le fait initial est l'instinctivité naturelle.

Réponse au Prof. Mercier

Evidemment, à propos du langage comme de tout, il y a lieu de le considérer tel qu'il est et tel qu'il doit être, et tâcher qu'il soit de fait tel qu'il doit être de droit. Pour cela, il faut relever, à côté des avantages, les torts qu'il cause à la pensée, et c'est ce que j'ai tâché de faire dans ma dissertation.